



« Les colons étaient plus africains que nous »

Entretien de Pascale Barthélémy avec M^{me} Kadidiatou Diallo Telli, ancienne élève de l'École normale de jeunes filles de l'Afrique occidentale française, promotion 1944-1948

Pascale Barthélémy et Kadidiatou Diallo Telli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10087>

DOI : [10.4000/clio.10087](https://doi.org/10.4000/clio.10087)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 223-236

ISBN : 978-2-8107-0157-5

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Pascale Barthélémy et Kadidiatou Diallo Telli, « Les colons étaient plus africains que nous », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 33 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.10087>

Témoignage

« Les colons étaient plus africains que nous »

Entretien de Pascale Barthélémy avec M^{me} Kadidiatou Diallo Telli, ancienne élève de l'École normale de jeunes filles de l'Afrique occidentale française, promotion 1944-1948¹.

Lorsqu'elle nous reçoit à Conakry, en république de Guinée, ce 22 janvier 2002, M^{me} Kadidiatou Diallo prépare la commémoration de la « journée des pendus » au cours de laquelle, le 25 janvier 1971, de nombreuses personnes furent exécutées par pendaison à travers toute la Guinée, sur ordre du président de la République Ahmed Sékou Touré. M^{me} Diallo Telli a déjà accordé de nombreux entretiens à des journalistes qui l'ont interrogée sur son époux, Boubacar Diallo Telli, une des plus célèbres personnalités de l'histoire politique contemporaine de l'Afrique. Ancien élève de l'École normale William Ponty, diplômé de l'École nationale de la France d'outre-mer, représentant de son pays aux Nations unies et ambassadeur aux États-Unis, premier président de l'Organisation de l'Unité Africaine (de 1963 à 1972) puis, à son retour en Guinée, ministre de la Justice, il fut arrêté en juillet 1976 et mourut au Camp Boiro, ancienne caserne militaire devenue prison politique, le 1^{er} mars 1977. Cependant, ce n'est pas – seulement – la femme de Diallo Telli que nous venons voir mais l'une des premières filles scolarisées de sa famille, née en 1928 dans un petit village du Fouta Djallon, devenue élève à l'École normale de jeunes filles de l'AOF avant d'abandonner son métier pour endosser le rôle d'une femme de diplomate.

¹ Cet entretien, d'une durée initiale de trois heures, a été réalisé dans le cadre de ma thèse de doctorat publiée sous le titre *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*, Rennes, PUR, 2010. La version retranscrite ici a été très réduite mais, pour faciliter la lecture, les marques de coupe n'ont pas été conservées. L'entretien figure en intégralité en annexe de la thèse.

A : Si vous le voulez bien, avant que l'on parle de vos années à l'École normale de Rufisque et de votre carrière, j'aimerais que vous m'expliquiez un peu d'où vous venez, quelles sont vos origines familiales et sociales et comment vous êtes allée à l'école.

B : Ah ! C'est une affaire très compliquée ça. Parce que je suis née à Sampiridji. C'est un petit village au nord de la Guinée. Mon père était un chef de village, administrativement responsable d'un certain nombre de villages, et à l'époque on commençait à ouvrir les écoles aux filles et son chef, le chef de canton, a décidé que l'on inscrive les filles à l'école, et que chaque chef de village devait envoyer une fille à l'école. Donc c'était pratiquement obligatoire, j'étais la seule qui... je suis l'aînée de ma famille – j'étais la seule qui avait 7 ou 9 ans à l'époque, mon père était bien obligé de me scolariser. Donc, on a été obligé de me confier à une famille au village où y'avait l'école, et j'ai commencé là, j'ai fait trois ans dans cette école-là, j'ai dû déménager à Labé pour faire les trois autres années. Et après ça, il y a eu le certificat d'études et j'ai réussi un concours, et je suis allée à l'École primaire supérieure ici. Vous avez peut-être vu Conakry un peu, c'est la petite école en face du château d'eau, on nous appelait d'ailleurs "les jeunes filles du château d'eau". J'ai fait là deux ans et j'ai préparé l'École normale de Rufisque. J'ai réussi à l'examen et j'ai intégré en octobre 44.

A : Du côté de votre père donc c'était une famille de chefs, lui-même avait été à l'école ?

B : Non non non, mon père n'est pas allé à l'école, ma mère non plus d'ailleurs.

A : Quel était le nom de votre père ?

B : Diallo Hamady Diari, élu chef à Samantan². Ma mère a des origines très islamiques, de Daralabé, c'est dans Labé, à la frontière avec Pita. Du côté de sa mère, de la famille religieuse de Koumba,

² Petit village au nord de Yambering.

installée là-bas, et ça c'est vraiment une branche très religieuse, ils n'ont pratiquement pas, au début, mis leurs enfants à l'école, et là maintenant y'en a qui ont des hauts fonctionnaires mais au début ils avaient refusé d'envoyer leurs enfants à l'école. Maintenant ils ont des hauts fonctionnaires, enfin tout a changé, tout a changé.

A : Vous étiez l'aînée ?

B : Je suis l'aînée ! Je suis l'aînée des enfants. Quand on a demandé des garçons, mon père n'en avait pas, on a pris des garçons des responsables du village, on les a mis à l'école, et maintenant quand on demande des filles j'avais déjà l'âge d'aller à l'école. On m'a inscrite surtout parce que le chef de canton en visite là m'avait vue, et il avait dit à mon père "c'est mon fils qui l'épousera" or son fils faisait l'école alors quand on a dit "les filles à l'école", il a dit à mon père tout de suite "ah ! Ma bru doit aller à l'école puisque mon fils est là-bas". Mais bien sûr ça n'a pas marché (rires). Parce que lui il a abandonné tôt et que moi je n'ai pas voulu abandonner tôt.

A : Et vous vous souvenez de l'effet que ça vous a fait d'aller à l'école ? Est-ce que vous étiez inquiète, contente, parce que vous n'avez pas choisi malgré tout ?

B : D'abord j'étais très jeune et j'ai souffert du fait que l'école se trouvait à 30 kilomètres de chez moi et que par conséquent donc il fallait partir et que j'abandonnais tous les miens et j'allais dans une famille que je ne connaissais pas auparavant. Donc j'ai eu cette rupture familiale, mais apparemment ça ne m'a pas laissé de traumatisme. Je me suis entendue avec la dame chez qui j'étais là-bas, et puis à l'école, ça a cliqué tout de suite, donc vraiment je n'en ai pas souffert. Bon, quand je suis venue à Labé c'était plus difficile parce que je faisais encore 60 kilomètres de plus et là je suis tombée dans une famille très très très gentille mais malgré tout, là j'ai senti l'exil vraiment ! J'ai fait là trois années et chaque fois qu'il y avait même un long week-end, je retournais, je revenais chez mes parents, ça me faisait 80 kilomètres à pieds mais je préférais venir faire deux, trois jours à la maison (rires).

A : Et votre maman, j'imagine que vues ses origines elle ne voyait pas d'un très bon œil peut-être que vous soyez scolarisée ?

B : On lui a imposé ! Elle ne voulait pas, on lui a imposé.

A : Et votre père avait d'autres épouses ?

B : Il avait quatre autres, quatre autres.

A : Et est-ce que vous savez, est-ce que tous les enfants ont été scolarisés ?

B : J'ai fait un gros effort, plus de la moitié sont allés à l'école. D'abord chez ma mère j'ai mis tout le monde à l'école parce que j'ai réussi à convaincre ma mère, à un certain moment quand la dernière partait, elle m'a dit "maintenant je reste ici, comme une femme qui n'a jamais eu d'enfant". Je suis allée chercher une petite cousine chez ses frères, je suis venue la prendre, je suis venue la chercher et je suis partie avec et je l'ai donnée à ma maman.

A : D'accord. Et vous êtes combien d'enfants de même père, même mère ?

B : De même mère nous avons été huit mais y'a que trois qui sont vivants encore.

A : D'accord. Et donc les huit de votre mère sont allés à l'école ?

B : De même maman, non, y'en a quatre qui sont morts très jeunes mais les quatre autres sont allés à l'école. J'ai ma sœur qui vient après moi, qui vient de prendre sa retraite, elle travaille au PNUD et l'autre sœur est mariée à Montréal, elle a un jardin d'enfants dans la ville de Montréal, qu'elle gère encore. Et mon frère qu'on a perdu il y a une dizaine d'années était allé à l'école un tout petit peu, il s'est consacré à l'agriculture, il nous a laissé onze enfants que nous avons encore (rires). Ma sœur aussi, ma sœur a une maîtrise en lettres anglaises, qui est à Montréal.

A : Donc vous avez ouvert la voie en quelque sorte ?

B : J'ai ouvert la voie, même mes demi-frères et demi-sœurs j'ai mis, tous ceux que j'ai pu mettre à l'école je les ai mis à l'école. Y'en a beaucoup qui ont réussi à s'en tirer. Mais vous savez que, ce qui arrive c'est que moi mon père m'a toujours encouragée à rester à l'école, ma mère n'a jamais fait pression sur moi pour que je sorte, mais l'entourage, leurs frères, leurs sœurs, chaque fois que je viens en vacances, ils ont l'impression que je suis rentrée définitivement et puis alors quand on commence à préparer le départ, bon je fais quelques provisions, ceci et cela, alors on venait voir mon père "tu vas la laisser partir encore cette fois-ci, toutes ses camarades sont mariées, y'en a qui ont des enfants, tu vas la laisser partir encore !" Alors, c'était très difficile pour mon père et ma mère de leur faire comprendre qu'ils étaient d'accord pour que je parte, alors ils disaient toujours "ah vous savez, les enfants de maintenant, ils n'écoutent pas ce qu'on leur dit" (rires). Alors quand je venais lui dire au revoir maintenant, la dernière conversation avant que je parte, il me dit "tu as vu ton cousin untel est avec toi là-bas, ton cousin untel est avec toi là-bas, ton cousin untel est avec toi là-bas", c'est une compétition, nous allons voir qui va l'emporter et je partais tranquille (rires). Je partais tranquille, ils n'ont jamais fait pression sur moi pour que j'abandonne.

A : Et j'imagine qu'il y avait des prétendants qui faisaient pression aussi ?

B : Oh oui, y'a des prétendants bien sûr, y'a des prétendants. Il y a eu une bataille terrible pour me marier parce que vous savez en Afrique, plus la fille s'en va, plus un certain nombre de personnes se disent "elle est perdue pour moi", "elle va viser plus haut" donc y'a des freins, des freins énormes : des cousins, des voisins, quelquefois même des enseignants, qui cherchent à vous bloquer à un certain moment parce qu'ils se disent "elle va m'échapper, ou elle va échapper à mon frère" alors ils cherchent à vous bloquer.

A : Et au moment où vous étiez à l'EPS alors, qui est-ce qui a décidé de vous faire présenter plutôt le concours de l'École normale plutôt que le concours de l'École de médecine ?

B : Ça a été pour moi une option, la médecine ça me faisait un peu peur, le sang, ça me faisait un peu peur et puis l'atmosphère du collège je la préférais à l'atmosphère de l'hôpital, donc j'ai pas hésité du tout, j'ai choisi l'École normale.

A : Et est-ce que pendant votre enfance et votre adolescence vous aviez eu autour de vous des exemples d'institutrices qui étaient déjà revenues de Rufisque ou bien de sages-femmes, des personnes qui auraient déterminé un peu votre vocation ?

B : Vous savez, quand je suis arrivée à l'EPS ici, les premières promotions des élèves de Rufisque venaient de sortir, donc à l'EPS j'ai eu comme professeur d'éducation physique Kadé Sissoko³. C'était elle notre première surveillante à l'EPS et puis notre professeur d'éducation physique. Ensuite j'ai eu M^{me} Sultan⁴ également comme professeur d'éducation physique, elle était toute jeune, elle venait de sortir de l'École, aucune n'était mariée encore. Bon, elles nous parlaient beaucoup de Rufisque. Bon, les sages-femmes on n'avait pas beaucoup de contacts avec elles mais elles, les institutrices, elles nous ont encouragées, elles nous ont vanté l'École normale de Rufisque, la ville même, donc c'était un peu un appât.

A : Et donc est-ce que vous avez le souvenir de ce que ces femmes-là représentaient, les premières promotions, lorsqu'elles sont sorties, quelle réaction elles ont suscité ces premières intellectuelles en fait ?

B : Les premières intellectuelles... on les craignait. Nous avons eu une directrice, M^{me} Le Goff, qui avait essayé de former une élite. Elle était à Dakar, elle a visité l'École normale de Sébikotane, où se trouvaient les garçons, elle a trouvé là des centaines et des centaines de jeunes gens, et elle a demandé une audience au Gouverneur

³ Promotion 1938-1942.

⁴ Mariama Traore épouse Sultan, promotion 1938-1943.

général et elle est allée le voir. Elle lui a dit “je viens de visiter l’École de médecine, je viens de visiter l’École normale de Sébikotane des garçons, où est-ce que vous voulez trouver des femmes à ces jeunes gens que vous formez, vous allez les lâcher, ils vont aller épouser une cousine au village, qui est-ce qu’elle est, est-ce que vous pensez que vous allez obtenir là un progrès ? Vous savez moi, d’après mon expérience, quand vous éduquez un homme et que vous n’éduquez pas sa femme, lui il descendra au niveau de sa femme, donc tout ce travail que vous êtes en train de faire il est inutile”. Alors il lui demande “mais qu’est-ce que vous proposez ?” “Il faut créer une École normale de jeunes filles pendante à celle-là, vous avez des enfants dans les écoles primaires et tout ça... mais ouvrez une École, préparez des femmes à ces hommes-là”. C’est son idée à elle, c’est son idée à elle ! À l’École normale, pour se débarrasser d’elle on lui a donné des magasins désaffectés. On lui a dit “débrouille-toi pour implanter ton École”. Et elle a été la première directrice.

A : D’accord. Et donc tout ça pour m’expliquer qu’on vous craignait lorsque vous êtes sorties ?

B : Oui. C’était des filles évoluées, d’abord elles avaient besoin d’une montre, M^{me} Le Goff nous avait habituées à un certain niveau de vie à Rufisque alors quand on sortait elle donnait une montre à chacune, on avait une montre au poignet, bon, c’était pas très bien vu... et puis alors quand on discutait en groupe avec les garçons on disait toujours “ah il faut un frigidaire”, alors on nous appelait pendant quelques temps “les jeunes filles frigidaires”. Alors certains se disaient “ah je peux pas me marier dans ce milieu-là parce que je peux pas trouver un frigidaire” (rires). Donc on a eu ce problème-là. Au départ y’a beaucoup d’entre nous qui ont traîné longtemps avant de trouver un mari parce que les hommes avaient peur de nous.

A : Et même les garçons de Sébikotane ?

B : Même les garçons de Sébikotane, même eux, même eux ! Mais finalement comme il y avait très peu de filles par rapport aux garçons on a toutes fini par se marier (rires). Chacune de nous a eu au moins

5, 10, 15 candidats, donc nous, nous avons eu le choix. Pour eux c'était la lutte pour s'établir, avant l'autre, ou bien pour déloger l'autre et s'installer.

A : Cette anecdote du frigidaire quand même c'est très significatif. Comme vous aviez votre salaire finalement vous n'avez pas forcément besoin d'un mari pour pouvoir l'obtenir le frigidaire, même si ça coûtait très cher ?

B : Oui, mais vous savez qu'en Afrique, une femme qui n'est pas mariée, elle perd toute considération, donc chacune d'entre nous avait à l'idée de se marier, de faire ses enfants, de vivre en famille, ça vous savez, la femme africaine on peut difficilement faire autrement. Non, on s'est installées, au contraire elles ont fait les meilleurs ménages, parce que elles n'attendaient pas tout du mari, elles avaient leur propre salaire, elles ont épousé des jeunes fonctionnaires qui avaient leur revenu également ce qui fait qu'on a tout de suite appris à vivre un ménage partagé. Donc ça a tout de suite bien marché. Et on a été immédiatement pratiquement des exemples. Adja Nima⁵ par exemple c'est la première femme à Conakry ici qui a piloté sa voiture. Les gens la regardaient dans la rue et puis quand ils se retrouvaient avec son mari "tu n'as pas peur d'avoir ta femme dans une voiture là, tu sais pas où elle va, tu sais pas quand est-ce qu'elle va ?" il disait "c'est son salaire, avec son salaire qu'elle a acheté sa voiture, qu'est-ce que tu veux que moi je dise, moi je n'ai pas de voiture... je ne peux être son pilote, je travaille". Alors ça s'est généralisé après.

A : Mais c'était quand même une révolution.

B : Ah c'était une révolution, absolument, c'était une révolution. Parce que l'homme africain est un dictateur, quand il a une femme elle doit leur obéir, or nous à Rufisque on nous avait un peu ouvert les yeux et on était pour la coopération, on n'était pas pour l'esclavage, donc les hommes ont très mal pris ça ! Même les hommes intellectuels, même, surtout eux, surtout eux ! Parce que l'Africain a beau être intellectuel on voit actuellement avec des médecins, des

⁵ Il s'agit de Nima Bâ Sow, promotion 1942-1946.

professeurs et tout ce monde là, il arrive un moment, bon, il marche avec le progrès mais il arrive un certain moment, vous découvrez tout de suite qu'ils ont une deuxième femme ! On dirait qu'à partir d'un certain moment, eux, ils régressent !

A : Oui, oui oui. En fait tout ce qui est ouverture d'esprit acquise par l'éducation à votre avis ça s'ancre plus fortement chez les femmes que chez les hommes ?

B : Oui. Les hommes ont en eux quelque chose qui à un certain moment les freine et ils peuvent plus avancer, et ils sont même capables de reculer.

A : Et donc vous êtes entrée à l'École normale en 1944, et vous vous souvenez de l'atmosphère de l'École ? Personnellement, qu'est-ce que vous avez retenu de vos années à Rufisque ?

B : Ce que j'ai constaté à Rufisque c'est que nous venions de sept ou huit pays africains différents, le Sénégal, la Mauritanie, le Mali, la Guinée, la Côte d'Ivoire, ça allait jusqu'au Cameroun. Et on arrivait là, on avait une chose en commun pratiquement c'est la langue française. Des traditions différentes, souvent des religions différentes et on se retrouvait là, une promotion de trente filles, qui venaient de tous les horizons et ce qui m'a le plus frappé c'est que en quelques mois nous devenions des sœurs. Et une entente vraiment parfaite ! On vivait quatre ans comme ça, quand on partait on sentait vraiment la déchirure de sœurs qui se séparent et ça, ça m'a bouleversée. Et tout dernièrement je discutais avec un ministre à Dakar, je lui dis "avec le temps je me rends compte que les dirigeants de la colonisation en Afrique étaient plus africains que nous". Il me dit "pourquoi ?" je lui dis "ils ont créé les écoles fédérales, Sébikotane, Rufisque, l'École de médecine, et tout ça là, ils ont regroupé là tous les Africains de langue française, ils ont fait de nous des frères et des sœurs !" Je vois nous à Rufisque, chaque fois qu'il y avait une manifestation culturelle à Sébikotane, on nous embarquait dans le bus, on nous envoyait là-bas. On allait passer la journée, on revenait, les jeunes gens, le samedi, ils faisaient la route à pieds pour venir à Rufisque, comme ils ne pouvaient pas payer le transport, ils n'avaient

pas d'argent, ils faisaient la route à pieds et ils rentraient le soir. Et puis pendant les vacances de Noël, de Pâques et tout ça on se retrouvait tous à Dakar dans les mêmes familles, on a tissé une fraternité entre les Africains de tous ces États-là. Quand nous nous sommes retrouvées il y a trois ans⁶ à Rufisque pour lancer la Fondation femmes d'Afrique et Culture, on avait l'impression qu'on s'était séparées hier, c'était vraiment impressionnant ! On a créé une solidarité, même avec les garçons je vous dis, chacune d'entre nous quand elle arrive dans une capitale d'un pays africain, elle demande un nom, le repas suivant ou le repas du lendemain on nous rassemble toutes les Rufisquoises et à ce moment-là, y'en a une d'entre elles qui donne un cocktail et on invite les anciens de l'École normale de garçons, on se retrouve là des vieillards, avec des petits pleurs, c'est une atmosphère tout à fait particulière. Alors je disais au ministre là, je dis les colons étaient plus africains que nous, ils ont créé l'union africaine avant nous ! Il me dit "oui, oui ils sont quand même plus intelligents que nous comme tu dis parce que ils ont cassé ça avant de partir..." (rires) À vous de reconstruire ! (rires) ils sont partis, depuis qu'ils sont partis y'a quarante ans vous n'avez pas réussi à reconstruire, vous n'avez pas compris !

A : C'est-à-dire qu'ils l'avaient créé aussi sur une toute petite minorité, malgré tout, en tout sur toute la période y'a pas tant de femmes et de garçons que ça...

B : Oui oui mais c'était, c'était une mince couche... Mais ça avait marché, c'était une petite couche mais ça avait marché.

A : Et vous pensez que le tempérament maternel de Germaine Le Goff a justement joué son rôle dans la reconstitution d'une famille ?

B : Ah oui. Beaucoup, beaucoup. Parce qu'elle nous a suivies dans les salles de classe, elle nous a suivies dans les salles de récréation, elle a organisé des manifestations culturelles, elle nous faisait venir des conférenciers et puis elle avait créé à l'École là-bas un coin qu'on appelait "la case". La "case" était à la disposition des filles d'un État

⁶ La fondation a été créée en 1992.

pendant un mois, on décorait au style de la région, et il y avait un jour où on recevait. Par exemple, quand la Guinée était là, on faisait une chambre guinéenne, on préparait des mets guinéens pour les élèves le jour de la réception. Ce qui fait que chacune d'entre nous finissait par avoir là les éléments de la vie dans l'autre pays. Et dans les manifestations culturelles également, chacun était amené à montrer ce qui se passe chez lui. Ce qui fait qu'entre nous on a fini par se connaître. Souvent même pendant les vacances, y' a une fille de Côte d'Ivoire qui disait "ah oui moi cette année je vais aller jusqu'en Guinée et puis après seulement je vais continuer en Côte d'Ivoire". L'École formait mais dans le but de renvoyer chacun chez lui, donc ils n'ont pas voulu la rupture avec le milieu familial.

A : Et par rapport à ceux qui critiquaient le fait que vous soyez européanisées ou "occidentalisées" ou acculturées, à votre avis quel était l'objectif de Germaine Le Goff de ce point de vue ?

B : Elle a voulu, à mon avis, faire des filles au-dessus de la moyenne pour faire des mères exemplaires pour le milieu, et des enfants qui avaient plus de chances au départ que les pères et les mères. Elle disait toujours : "on peut vous craindre au départ, mais le jour où le rythme sera lancé, vous allez voir que chacune de vous va avoir 50 candidats... au mariage". Et ça a été ça.

A : Et donc pendant vos années d'études, c'est là que vous avez noué des relations avec celui qui devient votre futur mari, monsieur Diallo Telli ?

B : Mon mari je l'ai connu à Sébikotane. J'étais à Rufisque. On l'a envoyé en mission à Rufisque pour préparer avec M^{me} Le Goff la fête de fin d'année de Sébikotane. Il est arrivé au portail, le gardien ne lui a pas permis de rentrer. Et on était dans la cour, je regardais du côté du portail et j'ai vu que le gardien s'en prenait à quelqu'un là-bas, je suis allée voir. Quand il m'a vue, il a vu que j'étais une Guinéenne, il m'a parlé peul. J'ai dit "oui, mais qu'est-ce que vous voulez ?" "Le gardien ne veut pas me laisser rentrer, je dois voir la directrice", alors j'ai expliqué au gardien, "je suis responsable – ils étaient deux – je les amène à la directrice et je les ramène jusqu'au portail", donc je suis

montée avec eux chez M^{me} Le Goff, je les ai introduits, je suis sortie. Je les ai attendus au bas des escaliers, quand ils sont redescendus je les ai conduits à la porte. Arrivés à la porte maintenant il me dit : “comment tu t’appelles ?” “je m’appelle Kadidiatou”, “bon moi je m’appelle Boubacar Telli, je suis à l’École normale de garçons, j’étais venu pour préparer une rencontre avec les élèves de 4^e année, parce que nous avons une fête à l’École, on aimerait bien inviter les élèves de 4^e année” “je suis en première année”. Il est parti. Et après ça il est revenu dans le groupe qui est venu chercher les normaliennes de 4^e année, puis il les a ramenées. Il avait une amie, en 4^e année, et au cours de cette fête-là, il lui dit “bon, tu vas sortir, moi aussi je sors mais moi je vais en France, il faut qu’on planifie pour que tu ne te maries pas avant mon retour”. Nankoria lui dit “écoutes, nous sommes du même âge, si on se marie à deux je vais être une vieille, vieille qui traîne à la maison alors que tu seras encore un homme, moi je voudrais que tu épouses une fille plus jeune que moi”. Il lui dit “mais, tu proposes qui ?”, elle dit “j’ai ma fille adoptive, elle est de Guinée, comme nous, elle est beaucoup plus jeune que moi et si tu la vois certainement tu me remercieras de te l’avoir présentée”. Il dit “elle s’appelle comment ?”, “elle s’appelle Kadidiatou”, il dit “c’est elle qui m’a introduit chez M^{me} le Goff”. Nankoria lui dit “bon moi je suis fiancée (c’est elle qui a épousé Madeira Keita) elle dit moi je suis fiancée, je vais épouser un homme beaucoup plus âgé que moi, ça me va mieux, je vais épouser Madeira Keita”. Alors, après cette fête, nous avons pris le même train pour rentrer en vacances et c’est dans le train qu’il m’a abordée. J’ai dit “moi j’ai encore trois années d’études devant moi, je ne peux pas encore parler de mariage, et de toutes les façons chez nous, c’est pas les filles qui décident de ça c’est leurs parents”. Bon, on a correspondu comme ça très facilement, pendant sept ans, mon fils se marre encore quand il prend le courrier, “mon frère, ma sœur”, il dit “vous étiez des hypocrites !” (rires). J’avais beaucoup de gens qui ont défilé, j’ai toujours renvoyé tout le monde, j’ai eu des clashs avec la famille et tout, mais j’avais une chance, j’ai d’abord servi trois ans à Rufisque comme surveillante, après avoir terminé l’École. (...) Lui quand il a terminé sa licence, il a passé le concours d’accès à l’École... l’École coloniale.

A : L'École de la France d'outre-mer ?

B : L'École de la France d'outre-mer, il est venu dire à ses parents, "bon maintenant je peux me marier", parce que lui aussi de son côté la pression était très forte, donc il était soudoyé aussi, il leur a dit "je vais me marier". Ils lui disent : "oui, mais tu as ta cousine, tu as celle-ci et ainsi de suite" il dit "non non, moi j'ai trouvé une fille, vous êtes d'accord ? Je vais la demander en mariage, si vous n'êtes pas d'accord, je vous laisse ici, je m'en vais me marier, je la prends on va en France !" (rires) On s'est mariés en 58. En fait non, on s'est mariés en 51, en 51. Mon fils aîné est né en 53, le deuxième en 55, on a fait une bonne pause là, et ma fille est née seulement en 62. Mon mari avait une formule qui faisait rire tout le monde, il dit "j'ai trois enfants qui sont nés dans trois continents différents, l'aîné est français il est né à Fontainebleau, le deuxième est africain il est né à Dakar, la troisième est américaine elle est née à New York" (rires) quand il était ambassadeur aux Nations unies, alors il dit maintenant mon ambition, puisque je suis à Addis-Abeba, c'est d'avoir le quatrième, je vais envoyer ma femme le faire en Asie (rires), elle va aller accoucher en Asie, comme ça je serais tranquille (rires).

A : D'accord. Donc entre 48 et 51 vous avez servi à Rufisque puis j'ai vu que vous aviez fait l'École des surintendantes d'usine en France ?

B : Oui, j'ai fait une école, je savais pas très bien ce qu'il fallait faire, et puis rester à la maison je pouvais pas faire ça, et finalement on m'a inscrite, je me suis inscrite pour une École de surintendantes. En fait c'était la seule à Paris à l'époque, il y avait des Écoles d'assistantes sociales, mais surintendantes d'usine c'était la seule... je crois que c'est la dernière École qui recrutait. Les autres avaient déjà recruté et comme je ne voulais pas perdre une année, donc j'ai passé le test de la dernière École qui avait encore des tests. Et puis on s'était dit, en Afrique, bon, les assistantes sociales et tout ça ce n'est pas encore au point, mais les surintendantes, il y avait des usines à l'époque, c'était, c'était vraiment une activité qu'on aurait pu tout de suite implanter.

A : Donc là vous êtes restée en France jusqu'à quelle date ?

B : On est restés en France jusqu'en 55. Mon mari est revenu au cabinet du haut-commissaire à Dakar, il est arrivé comme magistrat, il avait été muté comme magistrat, à Thiès, il était substitut du procureur et c'est là que le haut-commissaire l'a appelé.

A : Et vous, vous aviez eu le temps de terminer votre formation ?

B : Non, je n'ai pas pu terminer, j'ai été stoppée par une tuberculose pulmonaire. J'ai été malade en pleine année scolaire, j'ai été hospitalisée à l'hôpital de la Pitié et on m'a envoyée ensuite en sana à Fontainebleau. Arrivée à Dakar, j'ai repris dans l'enseignement (silence). J'ai fait deux écoles à Dakar mais pour de très courtes périodes, à partir du moment où mon mari est passé au cabinet du haut-commissaire, on avait commencé à avoir déjà des activités sociales, qui ne pouvaient pas aller avec une salle de classe. Donc j'ai abandonné, on est rentrés dans le cycle infernal des cocktails, des déjeuners, des dîners, j'ai cessé de travailler. On est restés à Dakar jusqu'au référendum. Le référendum nous a trouvés en vacances à Villard-de-Lans⁷. Bon, après le référendum, de Paris mon mari a décidé de rentrer, de démissionner au Grand Conseil et de venir se mettre à la disposition de la Guinée.

A la suite de l'indépendance de la Guinée, Boubacar Diallo Telli est nommé représentant permanent de la Guinée aux Nations unies et ambassadeur de son pays à Washington avant de devenir secrétaire général de l'OUA. Son épouse mène alors « la vie infernale de la femme d'un diplomate ». Après l'arrestation de son mari en 1976, Kadidiatou Diallo et ses enfants se rendent à Dakar, en France puis au Canada. Elle ne reviendra en Guinée qu'à la fin des années 1990, bien après la mort de Sékou Touré.

⁷ Chef-lieu de canton de l'Isère, dans le Vercors, près de Grenoble. Station climatique et de sports d'hiver.